

BRISSET Louis Ernest

Né à N. Dame de Chemillé, le

29 mars 1842

Imprimeur Angers 20. XII. 62

Membre " 30. 5. 63

sd'œuvre " 21. 5. 64

d'œuvre " 10. 6. 65

Juste " 26. 6. 66

Prof. à Combrée

Vic. N.-D. d'Angers ~~le~~ aint 1867.

Au. Soc. Normale en 1871, 30 Nov. ^{le}

An. du Lycée 3. 6. 1877

une s'œuvre l'œuvre 9 juillet 1893

Décédé en fonctions 9 février 1906
(S. B. 191 + 903)

Ch. ne-honorame 8 ~~18~~ 1. 1891

ne à anbergiste

fut annuaire militaire en 1870-71

études à Cambée

BRISSET

Louis

Lettres d'honneur 8 janvier 1897 (2072)

né Chémillé 29 mars 1842

mère 26 juin 1866

auréole du lycée juin 1877

une Saumur 5^e Pierre juillet 1893

décédé 8 février 1906

Dame-du-Frêne improvise un pèlerinage pour ne pas rompre avec sa tradition de fidélité à Notre-Dame du Marillais. — Beaupréau, la capitale de la Vendée, regarde comme ses jours les plus doux, ceux où elle peut venir prier sa Dame protectrice. Ses enfants se font donc une fête de venir nombreux... et en zélés du culte de Marie ils entraînent avec eux leurs frères de la Salle-Aubry. — Tous sous la conduite de leurs vénérés pasteurs saluent Notre-Dame de leurs chants mélodieux. Un fervent disciple de saint François d'Assise, le P. Florent, heureux de célébrer Notre-Dame du Marillais que ses parents lui ont appris à aimer, ranime la piété des fidèles envers Marie qu'il montre toute puissante et toute bonne...

Quelles heureuses journées dans la vie, que les journées consacrées ainsi à Marie !... Vraies oasis dans le désert ! La Sainte Mère sourit avec tant de bonté à ses enfants... et ceux-ci font une si ample provision de consolations et de force pour l'avenir. Tous emportent les plus suaves émotions et se promettent de revenir, surtout quand la nouvelle chapelle sera terminée. Beaucoup de curés attendent ces jours bénis pour amener leurs paroisses...

Ah ! puisse notre bonne Mère hâter cette époque désirée ! Comme le disait un des orateurs des jours derniers : Il ne faut point que ce monument périsse. Il faut qu'il vive pour raconter aux générations futures la bonté de Marie envers l'Anjou et le dévouement de l'Anjou envers son auguste Bienfaitrice. Il faut qu'il vive pour consacrer la plus noble tradition de notre pays. Il est beau, sans doute, pour l'Anjou d'avoir fourni des Rois aux grands trônes de l'Europe, d'avoir donné des défenseurs au Pape et à la Terre-Sainte de généreux champions ; mais il est plus beau pour lui d'avoir été favorisé de la première visite de Marie se montrant à son bon pays de France, d'avoir reçu la grande mission de répandre dans l'Eglise la fête de sa Nativité et d'avoir vu, pour récompense de sa fidélité à remplir cet apostolat, Marie prendre à travers les siècles le nom de Notre-Dame l'Angevaine.

Nous osons donc compter sur la générosité de nos chers compatriotes pour nous aider à la construction du monument commencé. — Car hélas ! nos ressources sont épuisées et il reste beaucoup à faire. — Mais la charité fait tant de miracles en Anjou, que nous espérons voir encore celui-ci s'accomplir bientôt.

X.

Noces d'argent

Le temps est aux anniversaires et l'on en use à tout propos : s'il y a des abus, je ne saurais le dire. Je sais, du moins, qu'il est d'heureuses circonstances dont il est doux de rappeler le souvenir lorsqu'on emporte de la fête, qui les fait revivre, de saines et fortifiantes émotions.

Telles sont les circonstances qui réunissaient au Pin-en-Mauges, le 22 septembre dernier, une vingtaine d'ecclésiastiques et leur permettaient de célébrer ce qu'on appelle les « Noces d'argent »,

c'est-à-dire, sans poésie, le vingt-cinquième anniversaire de leur ordination sacerdotale. Ils étaient quarante-deux à leur sortie du Grand-Séminaire : la mort leur a pris onze victimes, dont la dernière a été M. l'abbé Chassé, pieusement décédé au commencement de ce mois.

Quelques-uns, — ils sont huit, — appelés à la vie religieuse et au glorieux apostolat des Missions manquaient à la fête : leurs lettres d'excuse venues des contrées les plus lointaines du monde, témoignent éloquemment que la vive flamme de l'amitié, soigneusement entretenue, les soutient dans leur dévouement et dans leurs sacrifices.

Ceux qui sont restés en Anjou, pourquoi ne pas citer parmi eux M. le Curé de la Trinité d'Angers, et M. le Curé de Saint-Joseph, M. l'abbé Fillion, vicaire général d'Evreux, M. l'abbé Brisset, aumônier du Lycée, M. l'abbé Lecacheur, supérieur de Sainte-Anne de Saumur, étaient heureux et fiers de se grouper autour du Révérendissime Père Abbé de Bellefontaine, leur meilleur condisciple au Petit-Séminaire Mongazon.

On le conçoit aisément, le saint sacrifice de la messe est l'acte le plus important d'une belle réunion où la joie est surtout spirituelle, parce que Dieu tient la première place dans la vie du prêtre. Le Révérendissime Père Abbé chanta donc pontificalement la messe : ses assistants, les chantres à la voix grave et majestueuse, étaient tous, est-il besoin de le dire, des séminaristes rajeunis de vingt-cinq ans. Au chœur, se dissimulait humblement, enveloppé dans son ample-couleur blanche, le Père Marie-Ephrem, hôtelier de la Trappe et fils très soumis du Révérendissime Père Abbé, après avoir été, au collège, son condisciple et son rival.

Une messe pontificale n'est pas spectacle nouveau pour l'excellente paroisse du Pin-en-Mauges : mais la foi qui lui donne le sens des convenances et le goût des choses divines, l'avait attirée à l'église de façon à la remplir presque entièrement. Elle en fut bien récompensée en entendant les éloquents paroles de M. le Curé de la Trinité adressées, après l'évangile, à ses frères dans le sacerdoce.

Comparant très ingénieusement ce jour anniversaire de pieuse commémoration, consacré à la reconnaissance et à la joie, à celui que fêtent les époux en leurs noces d'argent, « Que font, dit-il, en pareil jour les époux ? Après vingt-cinq ans, ils jettent un coup d'œil sur le chemin parcouru. Leur pensée va tout d'abord à ce jour radieux entre tous les autres jours, où, au pied de l'autel ils se juraient fidélité mutuelle et mutuel amour. Un parfum de ce jour leur revient au cœur et ils tressaillent ; et s'ils sont chrétiens, ils chantent au Seigneur l'hymne de la joie et de la reconnaissance. »

Ainsi viennent faire les prêtres réunis en ce sanctuaire, car le plus beau jour de leur vie a été celui de leur prêtrise.

« Après ce quart de siècle ne rayonne-t-il pas à nos yeux ce jour lointain déjà par le temps, mais tout près par le souvenir où nous engageons notre foi ? Ce n'était pas avec une créature, tout riche puisse-t-elle être, que nous contractions notre alliance ;

« c'était avec Jésus le roi immortel des siècles, avec l'église, la
« reine incomparable dont la beauté surpasse toutes les beautés
« de la terre. »

« O jour inoubliable ! c'était dans la plénitude de notre raison,
« dans la pleine liberté de notre âme, c'était aussi dans toute
« l'ardeur de notre jeunesse, dans tout l'enthousiasme de notre
« cœur : nous sommes venus donner nos mains au pontife, et le
« pontife les a marquées de l'onction sainte. Nous nous sommes
« couchés sur les dalles du sanctuaire et nous nous sommes relevés
« prêtres pour toujours ! Et depuis ce jour, pendant vingt-cinq ans,
« à l'émission de notre voix, à notre parole vivante, le Père souve-
« rain a déposé son très doux Fils entre nos mains, et nos doigts
« tremblants l'ont tenu ! O sacré, ô céleste ministère ! (Saint
Bernard.) »

Au souvenir de ces grandeurs toujours présentes dont il a été
honoré, un prêtre peut-il contenir l'élan de sa reconnaissance ?

Mais suivons la comparaison :

« A cette première heure, les époux chrétiens rattachent les
« heures rayonnantes qui ont suivi : heures de commune ten-
« dresse et de commun secours, heures égayées par le rire argen-
« tin des enfants, heures ineffables d'un foyer que le Seigneur a
« élargi et qu'il a enveloppé de douceur et de paix ! » Les joies du
foyer sont les plus douces pour l'homme condamné au travail :
quelles ne seront pas les joies du prêtre, père spirituel des âmes !

« Pleines de Dieu et de ses grâces, nos mains se sont ouvertes
« sur les hommes, nous avons donné Dieu.

« Nous avons enfanté des âmes à Dieu. Oh ! voyez notre admi-
« rable paternité. Voyez ces fils de notre sacerdoce à qui nous
« avons donné l'eau qui régénère, la parole qui éclaire, le pardon
« qui relève, le pain qui nourrit. » Il n'est point de ciel sans nuages.

Après ce tableau idéal où il semble que le prêtre ne touche pas à
la terre, voici la réalité.

« Au jour des noces d'argent, les époux de la terre ont néces-
« sairement des larmes mêlées à leurs joies ; plusieurs des jours
« écoulés ont été mauvais ; plus d'un tombeau marque de la croix
« lugubre ce long chemin de vingt-cinq ans. »

La croix se trouve mêlée à toutes les existences, chacun connaît
les siennes, mais qui est capable de soupçonner celle du prêtre ?

« Oh ! comme parfois la croix a pesé sur nos épaules ! comme
« notre calice a contenu du fiel et comme a coulé le sang du
« cœur ! »

Dans les circonstances, il ne pouvait être question que des tris-
tesses communes, en pleurant les frères tombés. Avec une grande
délicatesse d'expressions et de sentiments, M. le Curé de la Trinité
les a successivement nommés, notant chacun par le trait distinctif
de sa physionomie ; attention délicate qui les a rendus comme
présents au saint sacrifice sur le point d'être offert pour les vivants
et pour les morts.

Se repliant sur lui-même, après ce pieux souvenir, et jetant les
regards vers l'avenir, l'orateur poursuit :

« A leur jubilé de vingt-cinq ans, les époux ordinaires se regardent et s'affligent parfois. Il leur est dur de constater que sont partis à tout jamais les charmes de la première jeunesse ; ils s'attristent de voir les cheveux blancs remplacer la couronne d'or ou d'ébène de leurs vingt ans, et c'est avec une frayeur plus grande qu'ils jettent sur l'avenir un regard timide. »

Cette mélancolique tristesse sied bien à ceux qui mettent leur bonheur dans la possession de la terre.

« Mais nous, Mes Frères, non ! nous ne pouvons avoir de ces préoccupations mesquines. Non, ni je ne m'étonne, ni je ne m'attriste d'avoir vu disparaître les fleurs de notre printemps. Mais bien plutôt j'admire et je vénère les traces plus ou moins apparentes des travaux et des épreuves d'un ministère d'un quart de siècle. Ce n'est pas le vrai soldat qui regrette les fatigues ou les blessures glorieuses de la bataille ! » C'est un hommage délicatement rendu aux rides de l'âge, et, en particulier, à la sérénité que reflète l'austère et ascétique visage du Révérendissime Père Abbé. Quelques-uns ont pu sourire ; tous ont tressailli aux accents de cette apostrophe terminée par une exhortation à ne point faiblir dans les travaux commencés ; à renouveler de cœur les promesses de fidélité à Dieu, à l'Eglise, à demeurer « les têtes du peuple (S. Bern.), têtes non languissantes ou abattues, mais pleines d'ardeur et de vie. Oui, Mes Frères Bien-Aimés, tournons-nous vers le Dieu qui a réjoui notre jeunesse et honoré si grandement notre vie ; redisons-lui dans la foi et dans l'amour : *Dominus pars hæreditatis meæ*. Seigneur, vous êtes la part de mon héritage et de mon calice. »

C'était une invitation pressante et non calculée à renouveler l'imposante cérémonie des promesses cléricales ; elle fut comprise, et, quand la messe fut terminée, avant la bénédiction du Très Saint Sacrement, le Révérendissime Père Abbé, à genoux sur les degrés de l'autel, tenant un cierge à la main, répéta, comme aux jours de ferveur, dans la première cléricature : « *Dominus pars hæreditatis meæ*. » Seigneur, vous êtes la part de mon héritage. Lui surtout peut dire : « J'ai vu le monde, j'ai pesé les hommes et les choses, et je redis avec une conviction plus forte : *Funes ceciderunt mihi in præclaris*. Mon partage est le meilleur. »

A sa suite, tous les prêtres, comme rajeunis dans leur vocation, renouvelèrent la même protestation de foi. Jésus dut les bénir ! le cœur dilaté par l'amour, ils chantaient : « *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Voyez comme il est bon et agréable pour des frères d'habiter ensemble. »

« Les hommes, avait dit M. le Curé de la Trinité, ont des paroles mielleuses, mais elles cachent souvent leur perfidie. Non, les hommes que je rencontre ne sont pas des frères. Les hommes me racontent leur vie et cherchent à m'initier à leurs joies. Mais, ni nous n'avons connu les joies d'un commun foyer, ni nous n'avons partagé les jeux de la première enfance. Non, ce ne sont pas des frères. Et rien n'est meilleur que de trouver des frères et de vivre avec des frères.

« Les hommes peuvent même avoir un père commun et une commune mère et, malgré cela, être divisés. Non, ces hommes que je rencontre ne sont pas vraiment frères.

« Mais nous qui avons Dieu pour père, nous qui avons pour mère Marie, la très douce Reine du Ciel, nous qui avons pour commune épouse l'Eglise, nous qui avons pour commun apanage le divin sacerdoce, oh! nous, nous sommes des frères, c'est pour nous qu'il est écrit : Combien il est beau, combien il est suave pour des frères d'habiter ensemble. »

C'est le cri spontané d'un cœur tendre et fort, l'épanchement d'une âme qui déborde de sainte amitié. L'émotion qu'il communique me fera pardonner d'avoir raconté cette fête intime : si je l'avais éprouvée moins profondément, il ne me fût pas venu à la pensée de la raconter, car, tous les ans, de telles cérémonies, à la grande édification des fidèles, se renouvellent sur tous les points de l'Anjou. Celle-ci a pris comme naturellement un cachet de grandeur et de force qu'il m'a semblé bon de révéler. On jugera par elle quelles sont ces réunions sacerdotales, à quelles sources elles puisent, quel but elles poursuivent et le bien qu'elles peuvent faire.

X.

Le *Journal des Connaissances Médico-Chirurgicales*, s'exprime ainsi dans un article sur la **Poudre de Rogé** au citrate de magnésie, comme purgatif :

« Une expérience de cinq années, faite sur la plus grande échelle possible, a confirmé l'opinion de M. Soubeiran et celle de l'Académie de Médecine. Le citrate de magnésie s'est popularisé avec une promptitude et une généralité bien rares dans l'histoire de la thérapeutique ; et à l'encontre de ces médicaments que le caprice de la mode soutient un instant pour les laisser retomber ensuite dans un juste oubli, le *Sel de Rogé* se répand de plus en plus dans la pratique de l'art, et voit sa légitime réputation se confirmer de plus en plus. »

Prix : 2 francs le flacon, toutes pharmacies.

Quinium Labarraque, vin fébrifuge et digestif

« LE PLUS ÉNERGIQUE DES TONIQUES CONNUS »

(*Annuaire de Médecine et de Chirurgie pratiques.*)

La bouteille : 6 fr., la demi-bouteille : 3 fr. — Toutes pharmacies.

Huit fois sur Dix les névralgies et les migraines se dissipent en quelques minutes par l'emploi des **Perles de Térébenthine** du Dr Clertan. Trois ou quatre de ces **Perles** produisent un soulagement presque instantané.

Chaque flacon contient **trente perles**, ce qui permet de guérir une migraine ou une névralgie pour une somme insignifiante.

Comme l'essence de térébenthine doit être rectifiée avec le plus

lettre et nous conjurons les pèlerins de les faire prendre, autant que possible, chez le libraire même, par une personne sûre.

Nous consentons bien encore à les distribuer sur le parcours le jour même du départ. Mais, de grâce, que l'on ne complique pas notre comptabilité en demandant de ne nous payer qu'à ce moment-là. Les pèlerins doivent comprendre qu'avant le départ il nous faut régler avec le Chemin de fer et là, qu'ils le croient bien, on ne règle pas avec des promesses.

Dieu soit béni ! Les chaleurs sénégaliennees ont disparu et des ondées abondantes ont commencé de rafraîchir et de réjouir la terre. N'en doutons pas, c'est le présage des pluies de grâces qui nous attendent à la chère Grotte.

Pèlerins, debout !

P. M. MALSOU,

Curé de la Trinité, directeur du Pèlerinage.

Installation de M. le Curé de Saint-Pierre de Saumur

M. l'abbé Brisset a été installé dimanche dernier par son prédécesseur, M. l'abbé Baudriller, représentant Monseigneur l'Evêque. Un grand nombre de notabilités, parmi lesquelles nous remarquons M. le général Massiet, commandant l'Ecole de cavalerie ; le Conseil de fabrique ; M. le Supérieur du collège Saint-Louis et les professeurs accompagnés de leurs élèves ; la société de Notre-Dame du Travail et son président ; M. le docteur Besnard, conseiller général ; M. Bellanger, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, à Angers ; M. le Supérieur du Grand-Séminaire ; M. Bazin, archiprêtre, curé de la Cathédrale ; MM. les Curés de la ville de Saumur ; M. Lecacheur, supérieur de la congrégation de Sainte-Anne ; M. le Curé de la Trinité ; M. le Proviseur du Lycée d'Angers ; M. Marais, aumônier de Saint-Julien, assistaient à cette solennité.

Après avoir procédé au cérémonial d'usage, M. l'abbé Baudriller, dans une allocution émue, a présenté à ses anciens paroissiens leur nouveau pasteur, auquel il recommande tout spécialement ses chers pauvres du quartier de Fenet.

M. l'abbé Brisset a su trouver une réponse digne de son éminent prédécesseur, dont il s'efforcera de suivre les traces, avec le concours des hommes d'expérience qui l'aideront dans cette lourde tâche, tant par leurs connaissances pratiques que par l'intelligence et le zèle avec lesquels ils étudient toutes les questions sociales.

Le nouveau curé de Saint-Pierre a tout de suite acquis la sympathie par sa physionomie intelligente et son attitude qui respire une énergique bonté.

(L'Écho Saumurois.)

Bénédiction d'une École libre au Vieil-Baugé

« Marie se levant s'en alla en grande hâte, au pays des montagnes, en une ville de Juda : *exurgens Maria abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda.* » Ces paroles des vêpres de la Visitation,

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

M. L'ABBÉ LOUIS BRISSET

Chanoine honoraire, Curé-Archiprêtre de Saumur

prononcé à la cérémonie de ses obsèques,

le 10 février 1906, dans l'église Saint-Pierre de Saumur

par Monseigneur Rumeau, évêque d'Angers

Esto vir,
Sois un homme.
(III REG., II, 2).

MON RÉVÉRENDISSIME PÈRE (1),
MES FRÈRES,

Cette recommandation qu'adressa le saint roi David, sur son lit de mort, à son fils Salomon, renferme, buriné dans sa concision, le programme le plus sublime et le plus complet qui puisse tenter l'ambition d'un grand esprit et d'un noble cœur.

Etre un homme, c'est-à-dire posséder cette énergie intérieure et cette virilité morale, cette hauteur de vues et cette grandeur d'âme qui peuvent se mesurer avec tous les devoirs, toutes les conjonctures, toutes les situations de la vie, quoi de plus digne d'être offert à l'admiration de la terre et du ciel !

Désireux de déposer sur le cercueil de l'éminent pasteur que nous pleurons un hommage suprême, je ne connais point de parole qui traduise plus fidèlement ma pensée.

Oui, il fut un homme : *Ecce vir* (2), il fut plus qu'un homme, il fut un prêtre, un vrai prêtre, dans la plus noble et la plus sainte acception de ce mot.

A cette idée unique et fondamentale se résume l'éloge rapide que je veux consacrer à la mémoire de *M. l'abbé Louis Brisset, chanoine honoraire de la cathédrale, curé-archiprêtre de Saumur.*

I

Il vit le jour en 1842, sur la terre de Vendée. Dieu plaça son berceau dans la charmante petite ville de Chemillé, à l'ombre de Notre-Dame des Gardes, à laquelle il voua, toute sa vie, le culte le plus filial.

Issu d'une famille modeste, mais profondément chrétienne — c'est là que Dieu se plaît à choisir les privilégiés de son cœur —

(1) Le Révérendissime Père abbé de la Trappe de Bellefontaine.

(2) Zach., I, 8.

il connut de bonne heure l'épreuve qui mûrit : une mort prématurée le priva de celui qui était le soutien du foyer, d'un père tendrement chéri. Mais la Providence lui laissait en sa mère une de ces Vendéennes de race, qui puisent dans leur foi un courage supérieur à toute douleur, capable de tous les dévouements, prêt à tous les sacrifices.

Cette mère aima ce fils unique d'un double amour, puisque dans son cœur quelque chose de la force du père devait se joindre à l'infinie délicatesse du sentiment maternel.

A l'amour vinrent se joindre les espérances que justifiait un légitime orgueil. Dieu l'avait si bien doué, son cher Louis !

Ah ! Mes Frères, c'est Dieu qui fait et différencie les races, comme les hommes : *dividens singulis prout vult* (1).

Voulant un jour former une race d'élite, il la dota de trois dons merveilleux : l'esprit gaulois, un caractère droit, le patriotisme local. Il cimentait et il couronna ces qualités superbes par une foi robuste, et de ses mains créatrices sortit la race vendéenne.

Or, parmi les fils de notre Vendée, en vit-on jamais un chez qui ces caractères distinctifs se soient accusés, même dès le jeune âge, plus complets, plus harmonieux et plus vivants que celui qui est en ce moment l'objet de nos hommages et de nos regrets ?

La divine bonté se plut à consoler sa mère et même à la récompenser, en faisant entrevoir à ce jeune Eliacin les beautés du sanctuaire. Une si belle et si riche nature aurait-elle pu enchaîner ses aspirations dans les misérables intérêts d'ici-bas ?

Pour discerner cette vocation naissante, pour en favoriser le virginal épanouissement, Dieu plaça le jeune Brisset sous l'égide d'un de ces prêtres à grande allure dont la gravité, la majesté, la sainteté de vie commandaient le respect et donnaient la plus haute idée du sacerdoce (2). L'enfant prédestiné, en passant par ces mains vénérables, recevra une empreinte qui ne s'effacera jamais.

Cette empreinte, Dieu la perfectionnera dans un autre moule, continuant ainsi l'ébauche de son œuvre : ce sera le collège de Combrée ; ce cher collège, dont M. Brisset ne parlera plus tard qu'avec l'attendrissement de la reconnaissance et de l'amour ; Combrée, maison de choix, animée d'un si bon esprit et si féconde en vocations qu'on serait tenté de l'appeler un petit séminaire plutôt qu'un collège ! Là, notre jeune étudiant rencontre des physionomies de prêtres, dignes de rivaliser avec la première, tant elles s'imposent à l'admiration par le talent, à la vénération par la dignité et la vertu, à la filiale confiance par l'auguste paternité : les Levoyer, les Coutant, les de Beauvoys,

(1) I Corinth., XII, 11.

(2) M. Brémond, curé de Chemillé.

les Piou. Là, dans ce premier sanctuaire de la science et de la piété, il parcourt durant huit années, de 1853 à 1861, le cycle de ses études littéraires.

Parmi ses condisciples de cours se rencontrent de vaillants lutteurs ; mais, esprit pénétrant, avide d'avoir « des clartés de tout (1) », imagination vive, mémoire impeccable, avec cela ardent et opiniâtre travailleur, il attire l'attention de ses maîtres par de brillants succès qui le classent, à peu près invariablement, le premier parmi les premiers.

Honoré des suffrages qui le nommèrent Président de l'Académie, il y cueillit les palmes précoces d'une gloire juvénile dans ces harangues qu'il eut maintes fois à adresser, en vertu de sa charge, à d'illustres visiteurs, les Montalembert, les Lacordaire, les Dupanloup, les Cochin, auxquels M. de Falloux aimait à faire les honneurs de son cher collègue, le joyau du Craonnais.

Un seul défaut le trouva incorrigible ou à peu près, et cela, avouons-le, jusqu'à la fin de sa vie, un défaut qui avait souvent provoqué les gémissements ou les reproches de sa mère. Que de fois, le comparant à tels ou tels de ses compagnons d'enfance, elle lui avait répété : « Vois, mon enfant, vois tes camarades, comme ils sont ordonnés et soignés. Toi, tu me feras mourir de chagrin ! »

Mourir de chagrin ! non, non, elle était bien trop fière, cette bonne et sainte mère, en le voyant, son bien-aimé collégien, revenir tous les ans, chargé de lauriers scolaires. Quant à son dédain pour l'agencement de sa personne — ce qui est, dit-on, familier aux grands esprits — elle dut en prendre son parti.

Ce fut, d'ailleurs, la seule contrariété qu'il eût causée au cœur de cette tendre mère, à laquelle il devait offrir plus qu'un dédommagement, en lui procurant à ses côtés une vieillesse si douce et si honorée !

Il fut donc au collège de Combrée un brillant esprit qui annonçait déjà un homme : *Ecce vir*, et même avec cette tournure caustique qui faisait naître spontanément sur ses lèvres ces bons mots, ces traits piquants, provocateurs du franc rire sans blesser personne, parce qu'ils étaient sans fiel ; — heureux et charmant présage de ce que serait plus tard l'aimable, le fin et spirituel causeur.

La période de son grand séminaire fut marquée par une qualité tout opposée, dont le contraste excita de prime abord l'étonnement de ses amis.

En revêtant le saint habit de la cléricature, on peut dire qu'il revêtit Jésus-Christ, et, dès lors, il parut un homme nouveau. On le vit, dès le premier jour, prendre pour types ces vénérables

(1) M^{me} de Sévigné.

maîtres de Saint-Sulpice, qui, formateurs par vocation de la tribu sacerdotale, en étaient, par leurs vertus, les modèles achevés. Il se fit grave dans la tenue et la démarche comme eux, retenu et réservé dans la parole comme eux, d'une exactitude scrupuleuse en toutes choses comme eux. Cette transformation radicale parut exagérée à plusieurs. Chez lui, elle était calculée, réfléchie, voulue; elle était le fruit d'une conviction déjà profonde : la dignité de l'état sacerdotal; elle était aussi la preuve d'un caractère fortement trempé : il savait que pour corriger un excès il faut tendre à l'excès contraire; à cette condition on atteint le juste milieu.

C'est ainsi que, préoccupé non seulement de se perfectionner ou même de briller en la science ecclésiastique, mais de s'exercer et de s'affermir en une vertu éprouvée, en une piété plutôt raisonnée que sensible, plutôt solide qu'expansive, il formait, dans son intérieur, le prêtre foncièrement honnête; il montrait, dans son extérieur, le prêtre éminemment correct, qu'accompagnerait toute sa vie l'aurole d'une grande autorité et d'un prestige sans rival : *Ecce vir.*

II

Le cycle de sa préparation cléricale est achevé. Quelques mois le séparent encore de son sacerdoce et déjà ses anciens maîtres lui donnent une marque singulière de leur estime et de leur attachement en le rappelant au collège de Combrée, pour y prendre rang parmi les professeurs de distinction et de mérite.

Deux années s'écoulaient dans cet apostolat, marqué par une double fécondité, puisque le maître, en communiquant à ses élèves les trésors de sa science, s'y enrichit lui-même dans des études plus approfondies que ne l'avait comporté une instruction première.

Puis le jeune prêtre débuta dans le saint ministère par un important vicariat qui trahissait la clairvoyance de son évêque : le vicariat de Notre-Dame d'Angers.

M. l'abbé Brisset y fit resplendir la première flamme de son zèle, et, si le penseur, le théologien, l'érudit, le lettré y brilla par son enseignement, le prêtre s'y révéla mieux encore par un dévouement sans mesure à tous ceux qui faisaient appel à sa charité.

Il y était depuis trois ans à peine, chéri d'un pasteur très populaire et très spirituel, M. Guignard, qui se félicitait d'un collaborateur populaire et spirituel comme lui, quand retentit d'une extrémité de la France à l'autre le clairon des batailles. L'effroyable guerre de 1870 venait d'éclater.

Le patriotisme souffla victorieux au cœur du jeune prêtre vendéen. Autorisé, que dis-je ? approuvé, loué par l'évêque

patriote, il s'engagea comme aumônier de l'ambulance attachée au 29^e régiment de mobiles.

Que ne pouvons-nous le suivre dans cette cruelle, mais héroïque expédition, qui restera une des pages les plus glorieuses, sinon la plus glorieuse de sa vie sacerdotale ?

Comment raconter ses marches et contre-marches, à côté de deux Angevins, le duc de Brissac et le Dr Gripat, ses compagnons d'ambulance, tous trois se prêtant un mutuel concours à la suite de ce brave régiment de mobiles, où l'élite des fils de l'Anjou fit des prodiges de valeur, sous la conduite de chefs tels que les Arnous-Rivière, les de Terves, les Bodinier, les de Blois, les de Rochebouët, les de Richeteau, les de Las-Cases, les de Chemellier, les de Brissac, les Halopé, les de Livonnière, les de la Cochetière, les de Romans, les de Villebresme, les Leboucher, les Lelong, les Delahaye et tant d'autres qui échappent à ma mémoire infidèle ?

Nous le voyons, notre jeune aumônier, au mépris des fatigues et des périls, dans la campagne de la Loire et sous les murs d'Orléans, puis dans la campagne de l'Est et aux portes de Besançon. par quinze degrés de froid, sur la neige, parfois sans abri et sans vivres, sous le feu meurtrier de la mitraille, voler au secours des blessés, se pencher sur les pauvres moribonds, les aider à bien mourir, prodiguer à tous, selon son pouvoir, les secours et les soins matériels, vider sa bourse dans la leur, incarner auprès d'eux la douce vision de la religion qui console et remplacer la tendresse des mères.

Quand il revint, ne se doutant pas de l'héroïsme d'une conduite si patriotique, estimant qu'il avait fait simplement son devoir, plus fier des félicitations et des embrassements de son évêque qu'il ne l'aurait été de la croix des braves, il rentra, humble soldat, dans le rang de la sainte milice.

A partir de ce moment la plus longue partie de sa carrière sacerdotale devait être consacrée successivement à deux ministères honorés, mais délicats, qui réclamaient, surtout dans cette période de plus en plus agitée par les courants d'irrégion, une supériorité de talent, une dignité de caractère et une souplesse de tact peu ordinaires : c'étaient l'aumônerie de l'Ecole normale où il passa six ans, de 1871 à 1877, et l'aumônerie du Lycée qu'il occupa seize ans, de 1877 à 1893.

Dans l'une comme dans l'autre de ces fonctions, il n'eut point de peine à conquérir promptement la pleine soumission des esprits par les qualités supérieures de son enseignement, le profond attachement des cœurs par la sage discrétion de son dévouement et par l'exquise affabilité de ses rapports.

Aussi, parmi cette nombreuse jeunesse dont la foi aurait bien pu courir quelques risques, ils sont légion ceux qui ne varièrent

jamais ni dans leurs principes religieux, ni dans l'amitié reconnaissante vouée au formateur de leurs âmes. N'est-ce pas dans leurs rangs que nous aimons à saluer une pléiade de nos catholiques les plus fermes et les plus distingués ?

Tant de mérites devaient appeler l'attention de l'autorité diocésaine, et n'eût été le désir de laisser dans une position d'exceptionnelle délicatesse un prêtre d'exceptionnelle valeur, peut-être même la difficulté de l'y remplacer, on n'aurait pas tant tardé à lui confier un des premiers ministères du diocèse.

Enfin, le 9 juillet 1893, la confiance de l'Administration épiscopale l'appela à gouverner cet important archiprêtré de Saumur, où il devait — trop prématurément hélas ! — achever sa carrière.

C'est donc, Mes Frères, pendant treize années que vous l'avez vu à l'œuvre, votre regretté Pasteur.

Quel tableau vous tracer de son action pastorale ? Que puis-je vous raconter, dont vous ne soyez instruits et édifiés plus que moi-même ? Les rares qualités que je viens d'énumérer et qui lui valurent de si légitimes succès, il les a prodiguées à votre service, avec ce je ne sais quoi d'achevé qu'ajoute une longue expérience.

Sa parole vive, nette, précise, d'une élévation qui charmait les esprits les plus cultivés sans cesser d'être, par sa clarté, à la portée des plus simples ; cette parole qui avait, avant tout, l'ambition d'être apostolique et qui pénétrait comme le tranchant d'une épée dans les intimes profondeurs de l'âme pour y provoquer la réflexion et le remords, avec quelle admiration et quel fruit vous l'avez recueillie !

Son amour passionné de l'enfance et de la jeunesse, par quels sacrifices ne s'est-il pas affirmé pour l'arracher aux accaparements de l'impiété, pour la préparer, par une éducation chrétienne, aux grandes luttes de la vie ?

Son patriotisme ardent uni au sens religieux qui lui servait de base, avec quelle puissance persuasive il le communiquait à ces groupes d'hommes de tout rang, surtout à ces classes ouvrières vers lesquelles il inclinait les prédilections de son cœur !

Ses charités envers les pauvres, avec quelle prodigalité il les multipliait, avec quelle humilité il les dissimulait !

Qu'ajouterai-je encore ?

Dirai-je la lumineuse fermeté de sa direction ? La prudence et la sûreté de ses conseils ? La sagesse toujours prévoyante de son administration ? Son zèle aussi attentif que plein de goût pour la maison de Dieu ?

Toutes ces choses qui font le pasteur éminent, vous en avez été les bénéficiaires ou les témoins et c'est ce qui augmente dans toutes vos âmes la douleur d'un deuil si prématuré.

Car la mort, aveugle messagère des impénétrables volontés de Dieu, a terrassé avec une déconcertante rapidité un organisme qu'on pouvait croire appelé à une vieillesse active et prolongée.

Il y a deux ans, la souffrance fit sentir à sa victime son premier aiguillon ; elle ne tarda pas à céder devant l'énergie de la résistance. Elle a renouvelé naguère ses assauts, bénins en apparence, perfides en réalité, et c'est le comble de cette trahison que le coup fatal ait été frappé quand on soupçonnait à peine le danger.

Lui, dès les premières atteintes du mal, il avait envisagé avec un courage réfléchi la perspective d'une abdication. Homme de devoir avant tout, il ne consentait pas à garder une charge, s'il ne pouvait intégralement la remplir. Dieu lui a épargné ce suprême sacrifice ; il a voulu que ce bon soldat du Christ-Jésus mourût sur la brèche, les armes à la main, à l'heure où il s'apprêtait à soutenir pour sa cause de rudes combats.

Fidèle jusqu'au bout et toujours égal à lui-même, il a offert à son Maître le terme de sa vie comme il en avait consacré les prémices ; il a attendu la mort comme un héros, sans la craindre ; il l'a accueillie comme un prédestiné, avec abandon et sérénité ; il s'y est disposé comme un saint, avec une religion profonde, et il s'est endormi doucement du sommeil des élus dans la paix de son Dieu.

Une telle pensée adoucit l'amertume de la séparation. Il ne faut pas cependant qu'elle aille jusqu'à rendre stérile notre commune douleur.

Le Souverain Juge, si méricordieux ici-bas, se montre si rigoureux quand on a franchi le seuil de l'éternité ! Il pèse nos talents et il scrute nos responsabilités avec une si inflexible justice !

Prions !

Que la reconnaissance envers votre guide et votre bienfaiteur, que la piété filiale envers le père de vos âmes multiplient sur vos lèvres les suffrages qui, triomphant du cœur de Dieu, abrègent les expiations d'outre-tombe et ouvrent les portes du ciel.

Puis, fixant notre regard sur cette couche funèbre, évoquons ensemble le souvenir des grandes leçons que nous donna ce mort par la fécondité de son ministère et par le spectacle de sa vie. Recueillons celles, plus austères encore et plus solennelles, qu'il nous donne dans le silence de son cercueil. Apprenons de lui qu'il n'y a sur cette pauvre terre qu'une grandeur : le devoir, qu'un trésor : nos bonnes œuvres, qu'un mérite : l'amour de Dieu, qu'une sécurité : la vie sans tache, qu'une ambition : faire le bien, qu'une espérance : le Paradis.

Ainsi soit-il !

Le Flageolet magique, folichonnerie enfantine. — *L'Expiation*, drame en 3 actes. Intermèdes variés.

On peut se procurer des cartes chez Lecoq, libraire rue Beaurepaire ; à la Société Angevine d'Édition, 2, rue Saint-Aubin et au Cercle catholique, 2 bis, rue Belle-Poignée.

L'Épopée de la France au Patronage Saint-Serge

Les enfants et les jeunes gens du Patronage Saint-Serge ont donné, dimanche dernier, un spectacle aussi instructif que réconfortant au milieu des tristesses présentes. Dans une série d'opérettes et de tableaux vivants, ils ont représenté les plus beaux épisodes et les plus grandes figures de notre histoire nationale : Clovis avec ses guerriers francs et ses Leudes et le saint évêque Rémi, qui rappellent le baptême de la France ; Charlemagne, le grand empereur à la barbe fleurie, et le petit Roland, qu'il rencontre et emmène à sa suite pour fonder avec lui l'empire d'Occident.

Saint Louis, gracieux et charmant, qui donna à la France une ère de bonheur et de prospérité ; Louis XIV, le grand roi, entouré de sa brillante cour ; Napoléon, signant le Concordat avec le cardinal Causalvi et le fils de l'empereur, impuissant et prisonnier, voulant en vain reconquérir la gloire de son père.

Ces grands noms et ces magnifiques scènes réveillent véritablement le patriotisme et l'espérance et excitent l'amour d'une patrie qui a cueillie, dans la suite des siècles, tant de gloires et tant de triomphes.

L'intérêt de tous ces tableaux si saisissants est rehaussé par la beauté des décors, la variété et la richesse des costumes, l'harmonie des chants, le charme de gracieux ballets et le nombre des acteurs. Deux cents acteurs se succèdent sur le théâtre pour s'y rassembler à la fin dans une apothéose éblouissante et merveilleuse.

Il est consolant de contempler ensemble les gloires de sa patrie, de repasser les traits saillants de son histoire et de les comparer aux misères de notre époque. Aussi tous les vrais Français voudront voir ce spectacle et y entraîner leurs amis.

Séance : dimanche prochain 18 février, en matinée. Entrée, 3 h. 1/4. Rideau, 3 h. 3/4.

On trouve des cartes à la cure ou au patronage, place Ney, et à la Société Angevine d'Édition, 2, rue Saint-Aubin. Il est prudent de retenir ses places à l'avance.

Obsèques de M. l'abbé Brisset

Bien avant la cérémonie, la foule envahit l'église, la place est noire de monde ; on est obligé, à cause du marché, d'établir un service d'ordre. Les portes et l'église sont tendues de noir aux initiales du défunt.

Après l'office, commencé à 9 heures, la levée du corps est faite par Sa Grandeur Mgr l'Évêque, assisté de M. Baudriller, vicaire général, et de M. le chanoine Verdier, supérieur de l'Institution Saint-Louis ; le cercueil est amené au catafalque directement, par le chemin le plus court, sans être conduit processionnellement,

selon l'usage antique, autour de l'église ou dans les principales rues de la paroisse.

Le chœur de l'église est rempli de tous les ecclésiastiques de la ville, des curés et vicaires du canton, beaucoup même des cantons environnants, quatre-vingts environ; les chapelles latérales sont occupées par les enfants des écoles, les élèves de Saint-Louis domiciliés sur la paroisse de Saint-Pierre, les jeunes gens et jeunes filles faisant partie des congrégations œuvres et patronages dirigés par M. l'Archiprêtre et qui ont tenu à lui rendre ce suprême hommage.

Le deuil est conduit par Mgr Pasquier, recteur de l'Université catholique d'Angers, ami de M. l'abbé Brisset, par MM. Chevallier et Demange, vicaires à Saint-Pierre, par M. l'abbé Brac et par les membres du Conseil de Fabrique.

En se rendant à l'église, les cordons du poêle étaient tenus par M. de la Guillonnière, président du Conseil de Fabrique, conseiller général; M. Delahaye, sénateur; M. le Curé de la Trinité d'Angers et M. le Curé de Baugé. De l'église au cimetière ils étaient tenus par M. de la Guillonnière, M. Laurent Bougère, député; M. Fabien Cesbron, député; M. le Curé de la Trinité.

La messe a été chantée par M. le chanoine Renou, curé de Saint-Nicolas, le plus ancien curé de la ville, assisté de M. le chanoine Saudreau, aumônier du Bon-Pasteur, et de M. l'abbé Godin, curé de Tiercé, tous deux anciens vicaires de Saint-Pierre.

Au chœur, entourant le trône de Mgr Rumeau, nous voyons le Père Abbé mitré de Bellefontaine, MM. les chanoines Marais, Gouby, Delahaye.

Dans l'assistance nous avons remarqué M. le Maire de Chemillé, pays natal de M. Brisset, M. Bodinier, sénateur, M. Deperrière, M. Ferdinand Bougère, député, M. Eugène Lambert, le D^r Boivin, M. Tessier de la Motte, D^r Gripat, M. de Valois, MM. Le Baron, Louie Mayaud, Vidal, Deschamps, François Girard, V. Raimbaud, Guilbaud, A. Raimbault, Martin-Lemée, conseillers municipaux, MM. Alphonse Poisson, Chevrier, Brunet, Retailiau, de Waubert, Florent, Albert, de Châtillon, D^r Baudriller, de Massacré, Coutard, D^r Gilbert, Raymond Girard, Le Ray, Cottanceau, Lecoy, Baron, colonel Piétu, Bréchnignac, l'abbé Jolivet, directeur de la *Chronique angevine*, etc., etc.

Après la messe, Mgr Rumeau monte en chaire et prononce l'éloge funèbre de M. l'abbé Brisset.

La cérémonie s'est terminée par l'absoute donnée par Mgr Rumeau, et ce cercueil, entouré de trois prélats éminents, a été conduit au cimetière au milieu d'un grand concours d'amis et de paroissiens aussi nombreux qu'émus.

Rien ne saurait mieux reproduire l'émotion grave, religieuse et admiratrice de toute cette foule que l'oraison funèbre prononcée à la fin de la messe par Monseigneur l'Évêque. Tout commentaire affaiblirait la portée de ce discours.

(*Echo saumurois.*)

BRISSET 1117 Louis (1842-1906)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (professeur de seconde) de diocèse d'Angers de 1865 à 1867

Curé de St-Pierre (Saumur) de 1893 à 1906